

De Morges à Berne, Eric Voruz a tracé sa route, au gré des hasards

Par Aude Haenni

MORGES/BERNE | LE POINT AVEC LE POLITICIEN

Il a beau avoir endossé le costume de conseiller national, Eric Voruz est resté tout aussi simple et disponible qu'à ses débuts dans le monde de la politique. Entre anecdotes et points importants de sa carrière, le Morgien se confie.

Une matinée lors de la session d'été à Berne n'est pas de tout repos pour un conseiller national. Entre votes et interviews pour divers médias, Eric Voruz prend tout de même le temps pour nous raconter son parcours en politique. Un parcours riche, pourtant loin d'être tout tracé!

– Vous avez commencé la politique à l'âge de 16 ans. Une réelle passion?

– Il y en a qui jouent au football, moi j'aimais beaucoup la géographie, je lisais déjà le journal, j'écoutais la radio... J'aimais me tenir au courant de tout ce qui se passait, c'était une chose naturelle pour moi. J'ai rejoint la jeunesse socialiste en 1962 et, trois ans plus tard, à la sortie de l'école de recrues, je suis allé voter pour la première fois. J'ai été élu au Conseil communal à ce moment-là; j'étais le plus jeune conseiller communal du canton. En tant que postier, les gens me connaissaient.

– Vous avez ainsi occupé le poste de conseiller communal, de municipal, de député, pour ensuite devenir syndic et aujourd'hui conseiller national. Vous pensiez suivre un tel parcours?

– Pas du tout! Je n'ai jamais pensé à faire de la politique une carrière professionnelle. Je ne me rasais pas devant la glace en me disant je serai ci ou ça...



De par sa fonction de scrutateur suppléant, Eric Voruz peut se targuer de se retrouver au premier rang au Parlement. Haenni

– Vous ne rêviez donc pas d'atterrir à Berne?

– Je me souviens qu'au début 2007, alors que j'étais syndic, le rédacteur en chef du *Journal de Morges* était venu dans mon bureau et m'avait posé la question: «Serez-vous candidat aux élections cette année?». J'avais dit: «Non, ça ne m'intéresse pas, Berne c'est loin et j'ai des petits problèmes de langue. Même si j'aime bien relever des défis, la syndiculture me plaît.» Les mois ont passé, et le comité directeur du PS m'a un jour contacté: «On n'a pas de candidat socialiste dans

le district de Morges, ça serait bien que tu te présentes». J'y ai réfléchi, j'ai vu qu'il y avait pas mal de jeunes qui s'y intéressaient. Je me suis dit qu'ils allaient passer devant moi, que je n'avais pas de risque d'être élu; alors je me suis lancé. Car une campagne au national, c'est passionnant, même si on ne va pas au bout.

– Et pourtant, vous y êtes arrivé! Le jour de l'élection, je représentais la Municipalité à Cossonay pour un spectacle, lorsque j'ai reçu un coup de téléphone qui me disait que j'allais passer. Puis, plusieurs autres appels pour me

dire que ça se précisait, qu'il fallait aller à Lausanne. Et c'était vrai; j'étais élu. Lorsque je suis revenu à Morges, j'ai même brûlé un feu rouge, je me croyais ailleurs! (rires) Le jour de l'élection, tout a été bousculé... J'avais dit au congrès que si je devais être élu, je quitterais la syndiculture.

– Ce que vous avez fait. Avec quelques regrets?

– Oui. J'ai eu un poids au cœur. Même si ça faisait un petit moment (ndlr: il a occupé la fonction de syndic de Morges de 1994 à 2008) et que je ne me serais probablement pas représenté aux

élections l'année suivante. Mais pour moi, c'était le poste politique le plus important que j'ai occupé. Quand j'étais municipal, le syndic c'était le président de la Municipalité, il représentait la commune. Jamais je ne m'étais imaginé à quel point on a confiance en lui.

– Cela fait 6 ans que vous êtes à Berne. Des moments forts? – Alors que je voulais la Commission des transports, cette dernière n'avait plus de place. On m'a alors proposé celle de la politique de sécurité, ainsi que d'être scrutateur suppléant. On m'a dit que ça serait tranquille et que, comme

consolation, on me verrait à la télé! (rires) Mais si j'allais à Berne c'était pour travailler, et je pensais que ça pouvait être intéressant. Et, contrairement aux apparences, ça a été tout sauf calme. Notamment avec la contestation du nouveau Chef de l'armée, le commandant de corps Naef, qui a dû démissionner en raison d'une plainte pour harcèlement. Puis il y a eu la démission du conseiller fédéral

Samuel Schmidt.

Je me souviens aussi que lorsque j'étais au dépouillement pour l'élection du Conseil fédéral en décembre 2007, j'ai été très heureux de voir Blocher non réélu.

C'était un moment important, tout comme l'élection d'Evelyn Widmer-Schlumpf, soutenue par la gauche.

– Cette Commission qui n'est pas de tout repos ne vous a pas empêché d'en choisir une deuxième.

– Lors de la seconde législature, on peut intégrer une deuxième Commission. J'aurai voulu aller aux affaires étrangères mais, là encore, les places étaient toutes occupées... Alors la présidente de mon groupe m'a dit: «Vas à Strasbourg représenter le parlement suisse au Conseil de l'Europe!» A l'époque, quand j'étais syndic, Morges avait reçu une distinction européenne et j'étais allé la recevoir à Strasbourg en délégation municipale. Alors je me suis dit pourquoi pas, ça a l'air d'être intéressant. Et ça l'est.

– Vous avez l'air bien occupé à Berne. Quelle sera la suite?

– Je n'ai pas l'intention de me représenter. J'aurai 70 ans l'année prochaine et j'ai toujours dit que si je faisais une deuxième législature, ce serait la dernière... Je pense même qu'au niveau du parti, si j'insistais, on me dirait «T'as beaucoup fait». Même s'il me soutient!

– Après tant d'années dans le monde de la politique, vous n'avez pas une certaine appréhension à quitter tout cela?

Président d'une société coopérative d'habitation de Morges, actif à l'OSEO, membre de l'association Paderewski, j'aurai bien assez à faire. Je ne serai pas dépaycé... et je pourrai toujours me rendre au stand du PS au marché le samedi matin car il y a toujours des choses à dire! (sourire)

Je ne pensais pas à faire carrière, je ne me suis jamais rasé devant la glace en me disant je serai ci ou ça...

Tourné vers les autres

Eric Voruz est un homme actif! Que ce soit au sein du syndicat Union PTT à l'époque, en tant que membre fondateur de l'ASLOCA, section Morges, ou encore en ayant intégré l'Œuvre Suisse d'Entraide Ouvrière (OSEO). «Venant d'un milieu modeste, j'ai toujours voulu aider les gens, leur donner un moyen de se défendre, que ce soit pour le travail, le logement ou le reste.»



Seul petit bémol

Alors que Berne était loin d'être un but en soi, Eric Voruz avoue apprécier la ville. «Berne est très intéressante; il s'agit plus d'une province que d'une capitale. Les gens sont gais, toujours dehors, ça bouge! J'ai toujours dit: si on m'exclut de Morges, j'irai me réfugier à Berne.» Seul petit bémol: la langue! «Le dialecte bernois, c'est impossible! Et je l'avoue, pour moi, l'allemand c'est difficile. D'ailleurs je suis des cours depuis 4 ans chaque semaine.»



Très demandé

Difficile de réaliser une interview suivie alors que le conseiller national est demandé de partout lors de cette journée à Berne. Il y a évidemment les votes à valider, mais aussi des interviews pour le *Matin* ou la *RTS*, par exemple. Faisant partie de la Commission de la politique de sécurité, Eric Voruz a en effet dû se prononcer sur l'affaire Giroud suite à l'implication d'un agent du renseignement dans le piratage informatique.

